



HAL
open science

Jean-Marie Privat, *Bovary charivari. Essai d'ethno-critique*. Paris, CNRS Éditions, 1994, 315 p., bibl., index (“ CNRS Littérature ”)

Gérard Toffin

► To cite this version:

Gérard Toffin. Jean-Marie Privat, *Bovary charivari. Essai d'ethno-critique*. Paris, CNRS Éditions, 1994, 315 p., bibl., index (“ CNRS Littérature ”). 1997. hal-00595779

HAL Id: hal-00595779

<https://hal.science/hal-00595779>

Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*

Jean-Marie PRIVAT, *Bovary charivari. Essai d'ethno-critique*. Paris, CNRS Éditions, 1994, 315 p., bibl., index (« CNRS Littérature »).

En 1856, Mlle Leroyer de Chantepie, lectrice assidue de *La Revue de Paris*, écrit à Flaubert à propos de *Madame Bovary* : « Oui, ce sont bien là les mœurs de cette province où je suis née » (*Corr.*, II : 654)¹. À quoi son correspondant répond, catégorique : « *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée » (*ibid.* : 691). Quelque temps plus tôt, en ce même automne 1856, il affirmait à Mme des Genettes : « C'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman » (*ibid.* : 643).

Pourtant, tous les personnages de *Madame Bovary* sont ancrés dans un territoire géographiquement déterminé, le pays de Caux, que Flaubert connaît de l'intérieur et qu'il restitue avec justesse. On oublie trop souvent le sous-titre de l'ouvrage : *Mœurs de province*. Le livre fourmille de détails tirés de la vie paysanne ; il abonde en expressions régionales et termes patois. Les espaces de la vie villageoise — la mare, la place, l'église, la mairie — sont situés avec précision. Le calendrier religieux lui aussi est étonnamment présent : Noël, fête des Rois, Saint-Romain, Carême, Ascension, Pentecôte, Saint-Pierre, Saint-Michel, autant de temps forts du calendrier rural et de ressorts importants dans le déroulement du récit. Ces éléments composent un ensemble qui va bien au delà de la simple couleur locale, du cachet exotique. Il s'agit non pas d'une campagne vue de Paris, ou même de Rouen, mais d'une plongée authentique, sans faux effets ni chic pittoresque, dans le monde des bocages et des herbages cauchois.

La force de Flaubert est de détourner ces codes réalistes — repérés depuis longtemps par la critique — pour régler ses comptes avec la société décrite et affirmer l'absolue liberté du roman vis-à-vis du reste. Fondamentalement, il n'a que faire de cette paysannerie cauchoise. Elle lui répugne — il le dit dans sa correspondance — autant que la bourgeoisie par sa vulgarité, son étroitesse d'esprit, ses petits intérêts. L'idée de vivre entièrement sous le regard des autres, d'être soumis à la coutume, esclave du conformisme ambiant, le révolte. Flaubert est bien un réaliste, mais le contexte local lui sert surtout à mettre en accusation, à vilipender son « trio d'imbéciles », comme il dit : Emma, Charles, Homais.

Jean-Marie Privat nous rappelle ces données et propose une hypothèse originale. Le roman tout entier serait imprégné par l'esprit du charivari. Les références à cette coutume de l'ancien temps apparaissent dès les premières pages avec ce pataquès inaugural du jeune Charles lorsque, nouvellement arrivé au Collège de Rouen, embarrassé, intimidé, il donne à son professeur son nom et son prénom de manière déformée : « Charbovary », provoquant l'hilarité générale de ses condisciples, ravis de se moquer du petit paysan mal dégrossi qui fait ses débuts à la ville. Le chahut, véritablement « charivarique », de la classe met longtemps à cesser et résonne encore dans tout le livre. Le nom de Bovary lui-même n'aurait-il pas été choisi par Flaubert pour ses ressemblances avec boulvary, houvari, boulevard, caribari, mots locaux, normands et picards, qui désignent le charivari ? En vérité, les situations charivariques sont légion tout au long du roman : remariage d'une veuve avec un homme plus jeune (la première femme de Charles), remariage d'un veuf (Charles) avec une jeunesse, adultère de la femme mariée (Emma). Le couple Bovary est bien mal assorti. Lui, balourd, « si peu homme », soumis à l'autorité de son épouse. Elle, qui se coiffe comme un homme, qui se promène la cigarette à la bouche « comme pour narguer le monde », boit de l'eau-de-vie pour défier son mari. Couple bancal, promis à un fatal charivari.

Emma en particulier mène une vie de carnaval. Mauvaise épouse, mauvaise mère, elle laisse tout aller dans le ménage, ne pensant qu'à bals de châtelains et à des étreintes

adultères. Elle se révolte contre les modestes vertus de labeur, d'économie, de fidélité du monde paysan. Elle s'oppose aux valeurs mortifères de Carême, que symbolise Héloïse Dubuc, sa belle-mère à la triste figure. J.-M. Privat remarque justement qu'Emma entre en scène au moment de la fête des Rois, début de la période du carnaval, et qu'elle périt le mercredi de Carême, temps de l'abstinence, de la continence, annonçant la fin de la licence carnavalesque. Le calendrier folklorique et le destin d'une vie se superposent exactement.

Les pages les plus remarquables concernent l'écriture « toute charivarique » de Flaubert. D'autres auteurs avaient déjà noté à quel point les bruits étaient présents dans le roman, des bruits de toutes sortes : hurlements, ronflements, bourdonnements, cris, fracas, bruits de charette, de violon, de pilon, de sabot, de cloches. J.-M. Privat montre comment cet univers sonore parasite et fait grincer le texte. Ces ruptures stylistiques et les nombreux calembours qui émaillent *Madame Bovary* signalent les entorses aux conventions et introduisent une distance par rapport aux prétendues scènes réalistes de province. Ce montage critique du discours, ces cassures brutales aux connotations funestes participent indéniablement de la culture charivarique. *Madame Bovary ? Un roman du désordre qui marierait forme et fond à un point rarement égalé.*

Depuis M. Bakhtine, l'application de la méthode ethnologique aux textes littéraires a fait ses preuves. Yvonne Verdier s'y est employée avec succès à propos de Thomas Hardy dont plusieurs romans baignent eux aussi dans un milieu provincial soumis à des coutumes ancestrales². J.-M. Privat s'inscrit dans ce courant, peut-être plus en spécialiste de la littérature qu'en sociologue, et braque le regard ethnologique sur le style, la syntaxe, le vocabulaire. On peut estimer qu'il va trop loin dans son interprétation, qu'il sollicite le texte de manière excessive et qu'entraîné par son sujet il voit du charivari un peu partout. Son point de vue n'en est pas moins éclairant et plein d'intérêt.

Flaubert avait raison : *Madame Bovary* n'a rien d'un texte ethnographique. L'écrivain, qui à l'époque vivait à la campagne « comme un ours », emploie coutumes et usages provinciaux de manière presque parodique pour rabaisser les espaces sociaux si restreints, si conventionnels, si fermés qu'il décrit et fait triompher la seule chose qui le préoccupe vraiment : son style. Sa campagne véritable, il la situe dans ce lieu incertain, problématique, où « les seules aventures sont les phrases et les seules fleurs des métaphores » (*Corr.*, II : 665). C'est bien évidemment cette utilisation fictionnelle qui retient, plus que l'ethnographie cauchoise, réduite à un simple prétexte, à un « parti pris » (*ibid.* : 644).

Gérard Toffin
CNRS, Paris

-
1. La *Correspondance* de Flaubert citée est celle éditée par J. Bruneau dans « La Pléiade » (trois volumes parus).
 2. YVONNE VERDIER, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995 (« Bibliothèque des Sciences humaines »).